

Les paysages gardent-ils la mémoire du passé ?

Comment la poésie de Reizl Zychlinsky, poétesse yiddish de l'Anéantissement, permet-elle de répondre à ce questionnement ?

Étude de « Prière », section III du recueil *Portes ouvertes*¹

Corpus de textes

1. Prière

Terre,
laisse-moi sentir une fois encore
l'odeur de tes herbes,
le bruissement des arbres
dans tes forêts.
Laisse-moi voguer une fois encore
vers tes rivages purs.
Rends amicale encore une fois
l'écorce grise de tes pins.
Car tout se noie
dans un brouillard de sang.
Les feuilles crient
et le soleil empale.

Terre,
laisse-moi sentir une fois encore
l'odeur de tes herbes.

2. Dieu avait caché sa face

Toutes les routes menaient à la mort,
toutes les routes.
Tous les vents soufflaient la trahison,
tous les vents.
[...]
Et les cieux étaient nus et vides, -
tous les cieux.
Dieu avait caché sa face.

3. L'herbe est blême

L'herbe est blême
le ciel est froid.
David mon frère
je ne te cherche plus sur cette terre.
J'accompagne longtemps des yeux
les nuages solitaires.
Je te cherche mon frère
dans le silence de l'automne.

¹*Chvaïgndikè Tirn*, 1962, traduit du yiddish par Rachel Ertel, L'improviste, 2007.

Avec mon fils je vais par les champs de glaise
Sur les routes de Pologne.
Que viennent les nuits d'automne
Sur les routes de sang.

4. Du fond des nuages ma mère

Du fond des nuages me regarde ma mère
avec des yeux de sang.
Ma fille, panse mes plaies.
Sa tête blanche ploie.

Ma sœur pleure dans le feuillage
De tous les arbres verts.
Ma fille, où est ma petite fille ?
Reizl, rassemble ses cendres.

Mon frère se noie dans les eaux
au long des jours des semaines des années.
Les fleuves l'entraînent
les mers le recrachent.

Mon voisin me réveille toutes les nuits,
sa voix pleure :
ôte-moi du gibet
donne-moi sépulture.

Mai. – J'erre parmi les ombres,
mon enfant dans les bras.
Tant de vies tranchées m'agrippent,
se tapissent dans chaque coin, chaque mur.
Tant de vies tranchées tremblent
suspendues aux cils de mon enfant.
Tant de vies tranchées se lamentent
en mai, frissonnant dans le vent.

5. Je veux encore une fois marcher ici sur l'herbe

I

Je veux encore une fois marcher
ici sur l'herbe
et jeter mes larmes
au ciel
et au vent
qui évente mon visage.
Je veux que mes pas prennent encore une fois
la mesure du malheur sur ce lopin de terre
où jadis se trouvait ma maison.
La porte n'est pas là
et ma mère
jamais plus ne rentrera

couverte de neige
une cruche à lait bleue à la main
et une aube bleue dans les yeux.
Les fenêtres ne sont pas là
le soleil ne se promènera plus
de mur en mur
de coin en coin
enchantant pour moi
un chat vert sur un tabouret.
Mais les saules au bord de la rivière sont là
mes larmes tombent dans l'eau
et en trouble la paix.

II

Tombent, tombent les feuilles jaunes.
Une histoire erre par les chemins,
une histoire d'hommes rassemblés dans un champ
sous une pluie printanière.

Trois mille Juifs, sans eau, sans pain rassemblés
quatre longs jours et nuits printaniers.
Les petits enfants adressaient leurs larmes aux étoiles –
ils avaient faim.

Les pleurs des enfants
n'ont pas assombri les forêts environnantes.
Les voici les forêts vertes
des forêts de Gombin.

Le profond ciel bleu en haut
n'a pas déversé de flammes sur la terre.
Les vaches paissent dans les champs,
un berger fait cuire des pommes de terre dans le feu...

Que pourrais-je trouver dans mon village natal ?
Je rencontre Stasia la vérolée, elle vit –
elle va bras-dessus bras-dessous avec des soldats,
ivre et pas lavée.

III

Qui m'appelle dans ce champ ?
Qui connaît encore ici mon nom ?
Un buisson brûle dans le champ –
un enfant crie en son brasier.

J'ôte mes chaussures et vais à la rencontre
du petit enfant, fils de mon voisin :
ses mains ne sont plus que charbon noir
mais ses yeux sont ouverts...
Je te quitte mon village,
tes chemins sont bleus comme jadis
tes automnes tes marchés se poursuivent

et dans la rivière l'eau coule comme avant.

6. Nous continuons de vivre

Nous continuons de vivre sur la terre
Qui a bu notre sang et notre larme.
Viendra un vert printemps –
nos os réduits en cendres.
Une poignée a rescapé pour dire le Kaddish.

Nous mangeons le blé des champs,
buvons l'eau des sources.
Le soleil miséricordieux
nous effleure d'un rayon...
la petite main de nos enfants dans la nôtre
nous passons devant les ruines de nos maisons,
de nos murs, devant les îles mortes de nos années d'enfance.
Le vent folâtre libre et joyeux.

Nous continuons de vivre. La neige nous caresse.
Nous rencontrons des arbres blancs, nous les voyons.
Nous buvons les crépuscules de nos yeux sombres,
et disons des mots muets aux petits moineaux gris.

7. Chers voisins

Achetez, achetez, chers voisins,
achetez ce lopin de terre.
Il est à vous gratis, pour rien.
Vous y construirez une maison,
vous y creuserez un puits,
vous planterez un jardin sous la fenêtre.
Il ne reste pas de fantômes pour vous faire peur :
ma mère ne peut revenir de la chambre à gaz.
Ses petits-enfants non plus.
Et moi non plus je ne reviendrai plus ici
avec ma larme.
Je n'emporte qu'une pierre –
ma mère y a posé son pied.
Dans les nuits froides et étrangères
ce sera mon repose-tête.

8. Ma sœur Hanè

Sur l'herbe verte,
derrière la haute montagne,
erre ma sœur Hanè.
Je l'appelle de nuit –
Viens ma sœur !
Elle ne répond rien,
Seuls bruissent les châtaigniers.

Sur un nuage frais
dans un bleu navire
vogue ma sœur Hanè.
Je l'appelle de jour –
ma sœur, attends !
Elle ne répond rien,
vogue le navire.

Mais souvent le miroir pleure
je plonge mon regard au fond
des yeux tristes de ma sœur Hanè.
Ses cheveux sont déjà gris ? –
non, ce sont les cendres,
cendres grises et blanches
de ma sœur Hanè.

9. Deux pierres

Le fleuve près de notre maison
commençait
dans les yeux de mon frère,
calme et gris.

Calme et gris coule le fleuve.
Deux pierres me regardent –
ce sont les yeux de mon frère
dénudés de toute peur et de tout espoir.

10. Là vivaient des Allemands

Là vivaient des Allemands,
dans ces maisons –
où tremble et tremble la terre
avec ses fosses.

Les Allemands buvaient
le vin dans nos coupes de shabbat –
ils ont éparpillé nos ossements
dans tous les champs de l'Europe.

La pendule sonnait
les heures gluantes
quand ma mère dans la chambre à gaz
a fermé ses yeux, ses yeux bleus.

Les arbres bruissaient,
le soleil brillait,
quand on a brûlé mon peuple
dans les fours de Maïdanek et d'Auschwitz.

Pourquoi n'es-tu devenue soufre
pluie – messagère de dieu ?
Pourquoi la grêle n'est-elle devenue

Pierre pour s'abattre sur les têtes assassines ?

Pourquoi la pluie n'est-elle devenue larme
d'un seul petit enfant juif ?
Pourquoi les pleurs ne sont-ils devenus sang
pour inonder les villes allemandes ?

11. Je ne peux pas te protéger

Je ne peux pas te protéger, mon enfant,
des cauchemars qui t'assaillent.
Comment pourrais-je barrer le chemin
aux générations
qui pleurent dans tes rêves ?
Ton berceau – barque de bois
sur les vagues noires de la haine –
j'effleure de mes lèvres ton front
et la rue en contrebas se tait.

12. La lune est-elle un chien ?

La lune est-elle un chien ?
Si je lui tends mon doigt
le mordra-t-elle ?
La main chaude de mon enfant
palpite dans la mienne.
Les rues blanches et silencieuses se mettent en marche,
la neige se laisse tomber du toit
sur huit longues pattes.
Viens, viens vite, mon enfant,
j'ai failli oublier
où se trouve notre maison...

13. Le vide de l'espace

Le crépuscule ne me ramènera plus
à la porte de ma mère.
Les étoiles auront beau faire leur ronde –
Partout où se posera mon pied
m'attend le vide de l'espace.
Le vent n'apportera plus à mon oreille
Aucun son familier,
Berce-moi, berce-moi, tristesse.

14. Là où la Sviaga

Là où la Sviaga
se jette dans la Volga
ton sang est entré dans ma vie.
Je veux demeurer ici, dans ce hameau
dans une isba au milieu d'érables verts

et d'innombrables coupoles d'églises.
Je veux rafraîchir mes pieds las
dans le courant de la sainte Sviaga.
La rivière enroulera ses boucles
autour de nos jours –
là je donnerai naissance.

15. Mon enfant frappe

Mon enfant frappe de ses paupières closes
à la porte du monde.
Mois de Kislev –
les saules frissonnent dans le gel
et le froid étoilé embaume.
Le cœur de mon enfant frappe :
Ouvre !

[...]

Mon enfant frappe de ses paupières closes
à la porte du monde –
le ciel est plein de promesses
comme jadis sur la tente de Jacob.

16. Dans une ville de ténèbres

Pleurs de femme dans la nuit noire
dans la ville noire en avril.
Je m'arrête au milieu de la rue –
alentour ténèbres et silence.

Les pas de la femme de l'autre côté de la rue
ne s'entendent plus.
Dans le silence planent ses pleurs
qui coulent dans mon sang.

Femme qui es-tu ? Je n'ai pas vu ton visage
jamais je ne pourrai évoquer ta figure.
Arrête-toi un instant, écoute
Derrière toutes les fenêtres noires brille une lumière.

17. Loin loin est le village

Loin, loin est le village
enseveli sous les neiges –
les saules qui veillaient sur mon sommeil
peuplent mes rêves toutes les nuits.

Leurs branches ont plongé plus avant dans l'eau,
une heure, une heure encore,
le fleuve miroitait argent
et la cruche scintillait bleue.

[...]

18. La partisane

Enveloppée de vents froids,
voilées de nuits étoilées,
blottie dans le gel blanc
Tania dort – monticule de lumière.

De longs jours, pendue dans le vent,
de longues nuits bercée sur le gibet,
La neige a couvert ses épaules nues
des couchers du soleil elle est le brasier.

La partisane fut mise en terre,
la jeune fille aux fiers sourcils.
Sur sa tombe éclot son cou,
sa tête hautaine atteint les cieux.

Au printemps fleuriront ses lèvres,
gouttes de sang torturées, écorchées.
Au printemps bourgeonneront ses lèvres
muettes et scellées par la mort.

Quand les partisans dans les neiges profondes
portent la mort dans le dos de l'ennemi,
la morte Tania leur ouvre le chemin
allume la haine implacable dans leur sang.

Son corps élancé, sa silhouette fine
flottent sur la neige, palpitent dans le vent.
Les combattants tendent les bras
ne saisissant que son ombre bleue.

Un vent doux caresse leur visage
la neige fond en larmes dans leurs yeux.
Dans les cieux Tania est un scintillement d'étoile
et sur terre elle est un blanc bouleau.

19. Neiges

Neiges, neiges et moi au milieu
blancheur, clarté, en moi, épanouies.
[...]
Neiges, neiges et moi au milieu.
Un vent, un ouragan se déchaînent dans mon sang.

[...]

Le village est loin au-delà des combats,
le sang et le feu embrasent le monde.

20. Un enfant

Un enfant :
un peu d'eau,
un peu de ciel,

l'ombre moitié d'un oiseau,
pétales d'une fleur.

[...]

21. Mon enfant dort tranquille

Mon enfant dort tranquille dans son lit.
Silence. La ville de Berlin brûle.
Les dernières salves se sont tues,
une mère grise attend ses fils.

Le foulard noué autour du cou,
elle plisse les yeux face au soleil.
Chargée de son doux nectar
bourdonne une abeille en vol vers la ruche.

D'océan en océan s'étire le pays,
baigné de soleil et de lumière.
On lève les coupes : que vive le pays –
les coupes remplies des larmes des mères.

Nous trempions les lèvres dans ce vin,
il a le goût de victoire sur le palais.
Les mères éternellement vont attendre leurs fils
qui viendront seulement dans les nuits d'insomnie.

Les mères dans les nuits interminables
attendront et ne reverront jamais leurs fils.
Elles entendront leur souffle régulier d'enfant
dans le bruissement des feuilles, dans la marche des étoiles.

22. Dans le jardin

« Maman », me dit mon fils,
en m'entourant de ses bras.
L'automne est déjà là,
les feuilles jonchent le sol.

J'entends s'affermir
les os tendres de l'enfant.
Nous marchons tous deux
et ramassons les feuilles portées par le vent.

23. Les chaussures de mon enfant pleurent

Nuit. Mon fils dort dans son lit,
couvert et dans son édredon blotti.
À ma porte déferle une tempête
de milliers et de milliers de chaussures.

Elles frappent aux murs
elles frappent au plancher
Elles sortent des fosses –

chaussures mortes de Maïdanek.

Dans le sillage de chaque chaussure
s'étirent des routes interminables.

Elles s'enroulent autour de mon cou,
pleurant du sang et des larmes.

Ma maison est emplie de chaussures,
celles de mon fils pleurent.

Je les cherche dans la montagne dressée
sans parvenir à les trouver.